

Éric Séva & Daniel Zimmermann

Duo en équilibre

2 souffleurs sur 1 fil, l'album qui réunit le tromboniste Daniel Zimmermann et le saxophoniste Éric Séva pour un irrésistible et assez inédit pas de deux, nous a cueilli. Et séduit, tant l'entente entre les deux soufflants s'épanouit dans une musique espiègle, fraîche et pleine d'intelligence. Une entente palpable lorsque les deux musiciens se sont retrouvés pour répondre à nos questions. Visiblement, le duo aime prolonger son numéro d'équilibriste jusque dans ses mots choisis pour tenter d'expliquer ce petit miracle.

PAR BRUNO GUERMONPREZ

Un duo trombone-saxophone baryton, c'est du jamais vu ?

Daniel Zimmermann : Deux soufflants ça déjà été fait dans des contextes plus bruitistes, plus ou moins free, ou avec des ajouts de chants, de claviers, de synthés peut être. Mais juste deux instruments monophoniques, je n'ai pas de souvenir...

Éric Séva : On essaye de dire qu'il n'y en a jamais eu !

Comment vous est venue cette idée ?

DZ : Comme pour beaucoup d'autres disques, pendant le confinement. Je pensais monter un duo, en plus de mon quartet, quelque chose d'original. Et puis Eric y avait aussi pensé de son côté, et visiblement à un stade plus avancé que moi !

ES : Pendant le COVID, je me suis rappelé : « Qu'est-ce que j'ai le plus aimé faire ces dernières années ? ». J'avais invité Daniel sur *Nomade Sonore*, un album en quartet paru en 2015 sur le label de





© SYLVAINRIFOX

Samy Thiébaud. Gaya. Parfois, il y a des compatibilités de timbres surprenantes. Avec Daniel j'ai expérimenté ça dès la première fois qu'on a joué ensemble. On a la même perception du time, de l'interplay. Dans ce quartet, on avait beaucoup de place tous les deux et j'avais envie de solos mélangés plutôt qu'individuels. On a beaucoup joué avec ce groupe et j'ai estimé que c'était le moment de revenir à cette complicité.

DZ : J'ai monté pas mal de projets un peu difficiles et j'avais envie de retrouver une sorte de confort. Avec Éric j'avais cette assise, avant même de savoir tout ce que ce genre de duo suppose, et notamment... la difficulté pour parvenir au résultat que nous voulions !

ES : Au début, nous étions vraiment dans l'abstraction. On a essayé d'abord le saxophone ténor, à tessiture équivalente avec le trombone. Mais avec le baryton on s'est retrouvé instantanément avec un son énorme. Les sons se sont comme aimantés ! Et j'ai souvent eu l'impression de jouer moi-même du trombone comme Daniel qui avait lui l'impression de jouer un bois... Dans ce dispositif, on rentre dans le son de l'autre, avec une communauté de timbre très inédite pour nous deux. Très agréable aussi. On a beaucoup travaillé le fait de s'accompagner l'un l'autre, comme si on devenait tour à tour bassiste, batteur, soliste, musicien de section. Il a fallu nourrir en permanence l'interplay tout en s'offrant de nombreuses plages d'improvisation.

DZ : Il y a un gros travail d'assimilation. On s'est autorisé de grandes périodes de résidence privée. Sans le COVID, nous n'aurions jamais eu le temps de travailler comme ça. Tous les musiciens professionnels savent qu'ils passent par des contraintes dont ils doivent se libérer tôt ou tard, dans leur recherche de spontanéité. On doit presque réapprendre son instrument. Tout est venu petit à petit. Beaucoup de choses ne marchent pas, il faut trier.

Comment avez-vous construit votre répertoire ?

ES : On a arrangé tous les deux, sauf pour deux titres où on a travaillé individuellement. On s'est dit qu'il fallait choisir des morceaux populaires, pour ne larguer personne, garder les repères dans cette forme originale.

DZ : On tenait aussi à faire des compositions pour garder le côté original. Je suis très attiré par ce qui constitue les grandes influences d'Éric, à savoir le musette, le tango, les musiques de bal. On savait qu'on allait partir sur des répertoires de ces traditions. Piazzola, est arrivé comme une évidence...

ES : « Libertango » est un bon exemple de ce qu'on a essayé de faire dans la recherche du bon équilibre entre les deux voix. Et puis tout le monde reconnaît ce genre de morceau dès les premières notes. A nous de rendre lisible ce qui suit. On s'est donc beaucoup enregistré pour nous permettre d'avancer de manière constructive.

DZ : Il nous est apparu que la communication entre nous était indispensable, un peu comme dans un couple idéal ! On a parfois des avis très différents mais on se trouve toujours sur le principal. En ce qui concerne le choix des morceaux, j'ai établi une grosse liste, qui creusait des choses très populaires.

ES : Il faut que ça chante, que ce soit mélodique. Daniel a fait un hommage à Gainsbourg, il est dans la même approche que moi. Par ailleurs, je viens des bals, que je faisais avec mon père. Le jazz est venu après. J'ai commencé par faire danser les gens. Je l'ai toujours assumé. Par ailleurs, Daniel m'a poussé à retenir par coeur tout notre répertoire et, au début c'était un défi supplémentaire, car le texte est très chargé.

DZ : Jouer sans partition c'était important pour moi. La partition, sans être rédhibitoire, est une barrière entre les musiciens et aussi avec le public. Il y a 70/30 % entre l'écrit et l'improvisation. Ça reste effectivement très écrit pour un duo ! Ce qu'on voulait, c'est se libérer, pour ne plus distinguer ce partage entre l'écrit et l'impro.



ES : C'est déjà fragile comme forme mais de l'amplifier par le par coeur, ça emmène encore ailleurs. Dans cette formule, la situation de fragilité permanente amplifie la confiance, en toi, en l'autre. J'ai beaucoup vécu ça avec Sylvain Luc qui me disait souvent de faire confiance à l'imprévu et de l'accepter pour mieux le transformer.

DZ : C'est un peu comme dans la vie, si on ne sort pas de chez soi, il ne se passe rien !

Et je crois que l'enregistrement a été particulièrement agréable pour vous deux ?

DZ : La séance d'enregistrement s'est passée de manière idyllique, effectivement.

ES : Pour la première fois de ma vie, j'ai enregistré sans casque et sans partition et c'est génial ! Tout s'est passé dans la salle du Chien Assis à Rozay en Brie, en Seine et Marne, qui appartenait à mon père où il a longtemps organisé des bals. Tous les samedis soir de 1976 à 1984, de 21h à 4h du matin, on enchaînait les séries de trois pour trois cents danseurs en moyenne : trois boléros, trois tangos, trois valse, trois pasos, trois disco, trois madison, etc. C'était très important pour beaucoup de monde, une culture qui a disparu... Mes parents ont acheté cette salle avec Cabu. Il adorait la musique et il m'a emmené à beaucoup de concerts de jazz. Il venait croquer tous les musiciens en salle. C'était un type formidable. Nous avons enregistré en été, il faisait très chaud et comme c'est une vieille bâtisse on était bien avec la climatisation naturelle, en surplombant le parquet où j'ai tout appris !

DZ : On peut dire que c'est une salle qui correspond à la musique qu'on joue ! Et qui sonne super bien.

Mais jouer à deux de cette manière, est-ce plus confortable que dans un trio ou un quartet ?

DZ : La première fois que nous nous sommes enregistrés, on ne s'est pas du tout dit ça ! Il y avait un gros chantier devant nous. La virtuosité n'est pas du tout l'enjeu de ce projet mais plein de question se posent au-delà d'elle et de ce qu'elle implique.

ES : Le bar yton est volumineux et demande une grosse colonne d'air mais l'instrument a l'avantage de donner la stabilité au duo. Il faut s'appuyer dessus. Et puis le contexte acoustique joue aussi beaucoup. Ce contexte très naturel nous situe dans une écoute très particulière, dans une qualité de son assez extraordinaire et qui nous permet de nous approprier notre propre son. Sur scène on le jouera

sans amplification, ou alors deux micros vers le public mais pas de retour son.

DZ : La proximité entre nous permet aussi celle avec le public, en abaissant le niveau sonore. On n'est plus habitué à écouter de la musique acoustique. L'oreille doit se réhabituer à vivre la musique à ce niveau. Et c'est une des joies de ce projet.

ES : D'autant qu'en terme de nuances, on creuse une marge d'expression en termes très large, du cri au murmure...

Enfin, cette forme, sous son aspect minimaliste ne serait-elle très orchestrale ?

DZ : Je le pense, oui, en effet. Quand on a commencé, le réflexe a été de remplir beaucoup, un peu par peur du vide. On a vite appris à apporter plus d'air à nos improvisations. Chaque réécoute l'a confirmé.

ES : Le silence est notre troisième instrument. Il sert aussi à donner du relief. Un peu sur le même principe, sur des choses très rythmiques, on peut calmer les choses pour mieux repartir, en créant du contraste. On a mis un peu de temps à le comprendre.

Comment allez-vous procéder sur scène ?

ES : Il nous tarde de commencer à le jouer en concerts car on a plein de choses à reprendre ensemble. Très concrètement, on ne joue pas face à face, mais l'un à côté de l'autre et très très près de l'autre.

DZ : Je ferme les yeux, pour me concentrer. En général, avec le trombone j'ai des espaces de concentration et de détente très accentués, pas du tout comme un batteur ou un bassiste qui joue tout le temps ! Là c'est évidemment très différent. Avec ce disque, on a touché quelque chose de très particulier, il faut qu'on pétrisse encore cette matière. Maintenant, l'enjeu c'est de faire comprendre aux gens que ce n'est pas une musique difficile.

ES : Et puis avec ce projet, on voyage très léger ! Pas de backline, pas de pupitre, juste deux tabourets. A nous la liberté !



LE SON

**ERIC SÉVA
ET DANIEL
ZIMMERMANN**
2 Souffleurs sur 1 Fil
(Les Z'Arts de Garonne/
L'Autre Distribution)

LE LIVE

13/10 Marmande
(47) (Festival Jazz et
Garonne)
20/10 Saint Joseph (42)
(Rhino Jazz(s) Festival)
30/11 Marseille (Le Jam)
02/02/25 Saint Quentin
(02) (Jazz Aisne Co)